

Interview avec  
Rose-Marie Lagrave

SE RESSAISIR  
ENQUÊTE AUTOBIOGRAPHIQUE D'UNE  
TRANSFUGE DE CLASSE FÉMINISTE

Cette interview a été réalisée par AOC  
en partenariat avec l'Institut Français (Paris)

*Rose-Marie Lagrave, SE RESSAISIR ENQUÊTE  
AUTOBIOGRAPHIQUE D'UNE TRANSFUGE DE CLASSE  
FÉMINISTE © ÉDITIONS LA DÉCOUVERTE, 2021*

texte | tekst

## **Quel est le point de départ de votre livre ?**

Je commencerai par dire ce que le livre n'est pas. Ce n'est ni une ego-histoire, ni une autobiographie, ni un récit de soi, mais bien une enquête sur un processus de migration sociale qui a fait passer la petite fille que j'étais, issue d'un milieu rural, d'une famille nombreuse, d'une classe de gens de peu, au monde universitaire. Être transfuge de classe, c'est moins un qualificatif qu'un processus qui permet de passer d'une classe à l'autre. Se « ressaisir », c'est revisiter mon parcours, refaire le chemin inverse des socialisations successives qui m'ont construite, tout en faisant un clin d'œil à mes instituteurs et aux professeurs qui écrivaient au deuxième trimestre sur mes bulletins : « doit se ressaisir ». Ni normalienne, ni héritière au sens de Pierre Bourdieu, être une transfuge de classe et femme m'a fait accéder aux espaces les moins consacrés de l'EHESS. Ce constat m'a conduit à réfléchir sur les différences d'amplitude des migrations de classe entre hommes et femmes, de sorte qu'une transfuge, surtout quand elle est une femme, se vit toujours en position de rattrapage.

## **Comment s'est élaborée l'écriture du livre ?**

J'ai essayé de montrer comment les membres de ma fratrie et moi-même sommes parvenus à déjouer partiellement la loi d'airain de la reproduction des classes sociales par une mobilité ascensionnelle, que j'examine séquence après séquence et sur trois générations. Jusque-là, une telle enquête n'avait jamais été faite, puisque les chercheurs prennent toujours le cas d'autres familles que la leur. J'ai croisé archives familiales et archives départementales avec des entretiens non directifs menés avec les neuf membres de ma fratrie et mes deux fils. Mais je ne voulais pas non plus constituer ma famille en exception : je l'ai donc replacée dans différents contextes en analysant notamment les archives de mon école primaire, celles du département et du rectorat afin d'avoir des éléments de comparaison avec les performances scolaires des élèves du canton. Je me suis aperçue que le certificat d'études à l'époque était le seul niveau scolaire possible, mais pour une minorité d'enfants, et que les instituteurs n'envoyaient que ceux qui avaient des chances de réussir. Il n'y a donc pas pour moi de miracle scolaire mais la rencontre entre des intérêts convergents. Pour les instituteurs, il s'agissait d'envoyer pour la première fois des élèves au lycée et pour mes parents, de se délester de bouches à nourrir parce que nous étions boursières.

## **En quoi ce livre est-il d'actualité ?**

J'espère que mon livre parvient à montrer que pour franchir les barrières sociales, il ne suffit pas de le vouloir. Contre l'adage de « quand on veut, on peut » ou, comme dirait Emmanuel Macron, « il n'y a qu'à traverser la rue pour trouver un travail », mon livre atteste au contraire que pour pouvoir, il faut rassembler des conditions sociales et culturelles pour pouvoir vouloir, c'est-à-dire qu'il faut cumuler tout une série de ressources, savoir repérer des opportunités, des « alliés d'ascension » selon le terme de Paul Pasquali, pour passer des caps successifs. Quels ont été mes alliés d'ascension ? Bien évidemment mes instituteurs, l'État-Providence parce qu'il m'a donné une bourse d'études, mais aussi certains professeurs de lycée, des collègues de l'École des hautes études et mes engagements féministes : ce sont autant de soutiens et de passeurs qui ont consolidé des appuis efficaces pour franchir les barrières sociales. Un transfuge, ou une transfuge, de classe est ainsi le résultat d'une construction collective.